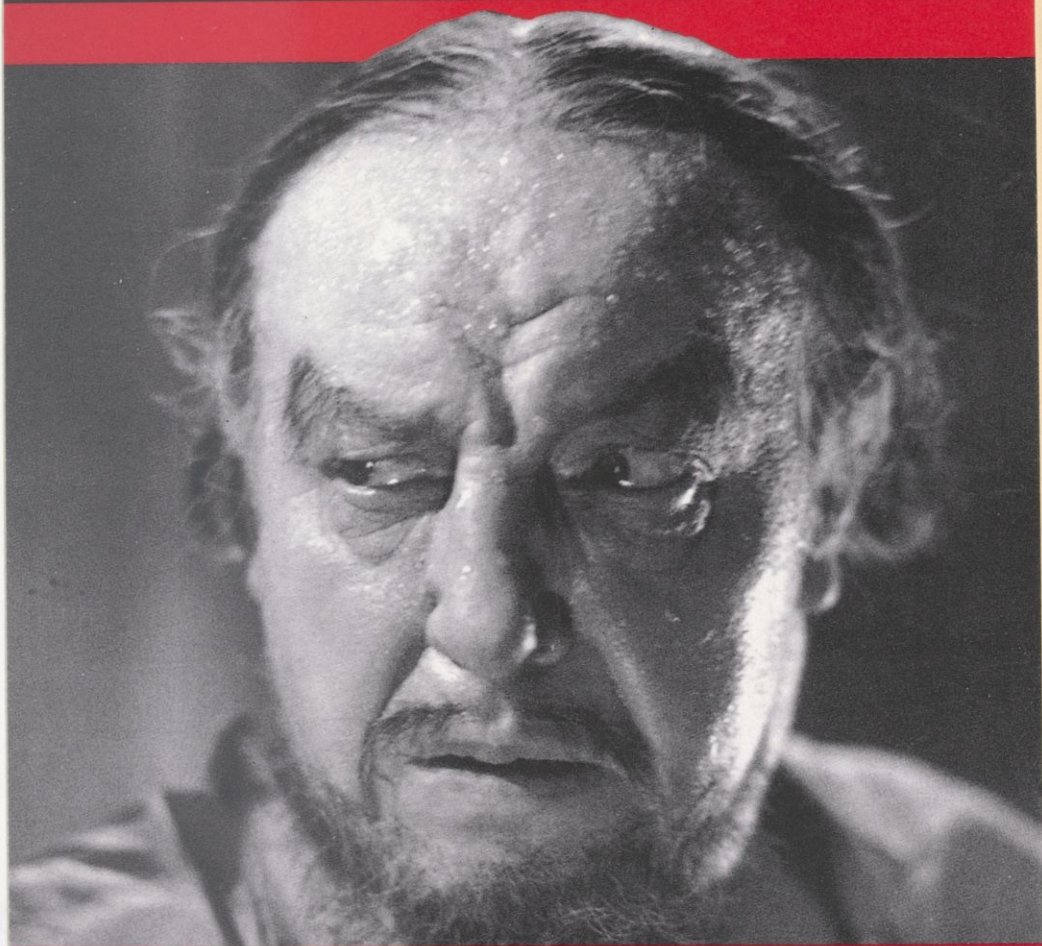


*Harry*  
**Baur**



*Hervé Le Boterf*



**Pygmalion**  
Gérard Watelet

153115

✓

238<sup>92</sup>

HARRY BAUR

80/27

99196

---

COLLECTION DIRIGÉE PAR MAURICE BESSY

HARRY BAUR

HERVÉ LE BOTERF

# HARRY BAUR

300



Pygmalion  
Gérard Watelet

Paris

DL-20 11 1995 36755

Sur simple demande aux  
*Éditions Pygmalion/Gérard Watelet, 70, avenue de Breteuil, 75007 Paris*  
vous recevrez gratuitement notre catalogue  
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

---

© 1995, Éditions Pygmalion/Gérard Watelet, Paris  
ISBN 2-85704-462-3

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.



*A la mémoire de Maurice Bessy,  
en souvenir de seize années de bonheur à Cinémonde.*

THE UNIVERSITY OF CHICAGO  
DEPARTMENT OF CHEMISTRY

*« Harry Baur fut l'un des plus grands acteurs de son temps. Son autorité sur la scène ou sur l'écran était souveraine. Il passait sans effort du drame le plus noir à la comédie bouffe et il savait son métier aussi bien que l'illustre Lucien Guitry. »*

*Marcel PAGNOL*

*(Préface de Fanny, pour l'édition du « Club de l'honnête homme », 1970)*



Henry Jones fut l'un des plus grands  
docteurs de son temps. Ses ouvrages ont été  
traduits en tous les langues. Il  
passait son temps à étudier les langues  
et à écrire des livres. Il mourut en 1870.  
Il est enterré dans le cimetière de  
St. Paul.

Memoir of Henry Jones  
Oxford University Press, London  
1870

## PROLOGUE

Raimu et Harry Baur ont été les rois de la scène et de l'écran français durant toute la période de l'entre-deux-guerres. Considérés alors comme des monstres sacrés, on les qualifierait plus simplement, aujourd'hui, de superstars.

Le premier jouait d'instinct et ramenait généralement les personnages à ses propres dimensions. Le second avait un sens émérite de la composition et s'efforçait, au contraire, de s'identifier le mieux possible aux personnages qu'on lui confiait. Le premier était un acteur admirable et le second un comédien remarquable. En fait, chacun d'eux ne se contentait pas de jouer un rôle mais de le vivre, à sa façon. Il leur arriva même de se substituer l'un à l'autre. Ce fut le cas lorsque Harry Baur incarna César au théâtre dans *Fanny* de Marcel Pagnol et que Raimu lui succéda dans l'adaptation cinématographique de cette pièce.

Tous deux avaient en commun la puissance, le talent, une emprise énorme sur le public et une indéniable personnalité. Tous deux, enfin, étaient inimitables. Il n'y eut jamais de Raimu allemand ou britannique, pas plus que de Baur italien ou américain. Et c'est bien vainement que certains s'efforcèrent de comparer ce dernier à Emil Jannings, Charles Laughton ou

Wallace Beery. Le seul auquel Julien Duvivier, Charles Vanel et quelques autres tentèrent de l'apparenter, était Lucien Guitry, le maître incontesté des comédiens français du début de ce siècle. Ce compliment ne semblait guère impressionner celui à qui il était adressé, puisque Baur répondait malicieusement : « Pourquoi toujours Lucien Guitry ? Il y avait aussi Got, Mounet, de Max ou de Féraudy. » Le comédien en voulait-il un peu à Guitry d'avoir déclaré à son rival Raimu, à l'issue de la création de *L'Ecole des cocottes* : « La critique m'a parfois accordé le titre de premier acteur français. Je ne suis pas sûr de le mériter, vous êtes certainement le second ? » Etant donné le caractère de Harry Baur, rien n'autorise à soupçonner celui-ci de mesquinerie.

Néanmoins, Raimu a eu droit à de multiples hommages posthumes, notamment sous forme de livres, alors que Harry Baur n'avait jusqu'alors fait l'objet d'aucune biographie. Pour quelles raisons ?

Celles-ci tiennent en partie à un certain nombre d'imprécisions, voire de mystères qui jalonnent l'existence et la carrière du comédien et qu'on n'était pas parvenu à élucider, à moins qu'on eût jugé plus salulaire de les laisser demeurer dans l'ombre.

La première équivoque concerne les origines mêmes de Baur dont d'aucuns ont voulu faire un Parisien parce qu'il était né dans la capitale, et d'autres un Breton sous prétexte qu'il avait poursuivi une partie de ses études à Saint-Nazaire et possédé un bateau, longtemps ancré dans de petits ports des Côtes-du-Nord. S'il était vrai que l'acteur était sensible au charme de la mer et aux paysages de cette Bretagne qu'il se plaisait à qualifier de *seconde patrie*, il n'en demeure pas moins qu'il descendait d'une famille alsacienne ayant émigré à Paris après la défaite de 1870.

Était-il juif ou catholique ? Harry Baur avait répondu à cette question en confiant, en 1936, aux lecteurs de *Pour Vous*<sup>1</sup> : « Notre famille depuis toujours est catholique », avant de le confirmer dans une enquête menée par ce même journal auprès d'un certain nombre d'acteurs à propos du personnage qu'ils aimeraient jouer sur l'écran. Le comédien avait confessé qu'il aurait souhaité incarner le Juif Süß

---

1. « Quelques souvenirs » par Harry Baur, recueillis et commentés par Doringe dans *Pour Vous*, 1936.

Oppenheimer d'après le roman de Léon Feuchtwangler<sup>1</sup> ; mais, ajoutait-il, « après avoir tourné *David Golder* et *Le Juif polonais*, il ne se trouvera personne pour croire que je suis un vieux catholique ». Il avait, tout aussi ironiquement que catégoriquement, déclaré : « Beaucoup me croient israélite et me tapent en qualité de coreligionnaire. Je les détrompe mais ne leur refuse pas mon obole. A plus forte raison, les congrégations catholiques reçoivent aussi ma subvention. Ainsi aurai-je sans doute droit aux béatitudes du Père et du Fils ! »

Catalogué effectivement comme *le Juif du cinéma français*, Harry Baur eut bien du mal à se débarrasser de cette étiquette encombrante au début de l'occupation allemande, en dépit d'un certificat d'aryanisme dûment authentifié par la Propaganda Staffel.

Toujours est-il que, quoique baptisé, confirmé, enterré religieusement, Harry Baur, qui vantait les mérites de l'examen de conscience quotidien et faisait une prière fervente avant d'aborder le rôle de Beethoven, avait été intronisé à la loge maçonnique parisienne de « La Nouvelle Jérusalem », en juin 1924, c'est-à-dire à une époque où les enfants de chœur et ceux de la Veuve n'étaient pas censés faire précisément bon ménage !<sup>2</sup>

Vedette, au début de l'Occupation, de deux films réalisés pour le compte d'une firme germanique, puis d'un troisième tourné *en langue allemande* sur le sol du III<sup>e</sup> Reich, Harry Baur fut cependant arrêté et interné par la Gestapo avant d'être relâché à l'approche d'une mort inévitable, provoquée par les mauvais traitements subis pendant sa détention. Pourtant, son nom ne figure pas – comme ceux de Robert Lynen, d'Edmond Roze ou de Sylvain Itkine, par exemple – sur la plaque de martyrologe des professionnels du spectacle victimes du nazisme, apposée à Paris, par le Syndicat national

---

1. Une adaptation de ce roman, publié en 1925, fut tournée en Grande-Bretagne neuf ans plus tard par Lothar Mendès avec Conrad Veidt dans le rôle du Juif Süß. Ce film n'était nullement antisémite, à l'inverse de celui que Veit Harlan réalisa en Allemagne, en 1940, sur l'ordre de Goebbels, avec Ferdinand Marian, sous les traits de Süß Oppenheimer.

2. Quelques années plus tard, la Fédération nationale catholique condamnait la franc-maçonnerie, en faisant publier, sous la signature de Michel A. C., un recueil de 382 pages intitulé *La France sous l'étreinte maçonnique* (1933).

des acteurs, sur le n° 7 de la rue Monsigny, face au Théâtre des Bouffes-Parisiens. A Londres, au cours d'une émission des « Français parlent aux Français », Françoise Rosay lui reprocha de faire le jeu des Allemands, alors qu'il avait encouragé son fils, à la fin du mois de juin 1940, à rejoindre le général de Gaulle et qu'il aurait apporté, selon Raymond Aron, son concours à un des premiers réseaux de Résistance.

Quand, le 8 avril 1953, dix ans jour pour jour après son décès, ses amis et ses admirateurs voulurent lui rendre un hommage à la Maison de la Chimie, les organisateurs de ce gala, placé officiellement sous la présidence du gouvernement, éprouvèrent de grandes difficultés à se procurer des extraits des œuvres cinématographiques dont il avait été l'interprète. La Cinémathèque ne possédait, alors, que la copie *d'un seul* de ses films, *Les Misérables* !

Comment expliquer cette carence, compte tenu de la notoriété du comédien ? C'est à ce stade qu'il convient sans doute de substituer, à la notion de « mystères », celle de contradictions tant elles abondent dans le vie du personnage et fournissent, vraisemblablement, l'explication d'une carrière bâtie sur une succession de paradoxes.

Considéré à juste titre comme un des parangons du théâtre et du cinéma, Baur avait été recalé à son examen d'entrée au Conservatoire d'Art dramatique de Paris. Ayant appris, selon l'expression en usage, son métier sur le tas, il conquiert tardivement la gloire. A l'âge de trente ans, il tenait des emplois de lampistes, le plus souvent muets. A quarante ans, il recueille les premiers applaudissements du public et il connut seulement dix ans plus tard la consécration de son talent. Sans trop d'amertume, il constatait : « J'ai passé trente-cinq ans à claquer du bec, et en ai attendu cinquante avant de commencer à gagner de l'argent. » Voué par son physique aux rôles de force, il leur préférerait ceux d'amants langoureux et déplorait que sa carrure d'athlète l'eût à jamais privé du bonheur d'incarner Hamlet.

Ses décisions étaient parfois déconcertantes, mais souvent justifiées. Il avait des caprices, des sautes d'humeur et même des altercations avec ses metteurs en scène quand il exposait sa conception d'un personnage. En revanche, Christian-Jaque prétend qu'il était facile à diriger. En vérité, selon l'expression formulée par Julien Duvivier, l'homme qui l'a sans doute le

mieux connu, le plus éprouvé et également le plus apprécié, il était surtout « un acteur qui surprenait ».

Il surprenait, en effet, à tel point qu'on serait parfois tenté de se demander si Harry Baur avait vraiment voulu être comédien. Tout au long de sa vie, il déclara que sa vocation avait été de naviguer, mais qu'elle avait été contrariée par son échec à l'École d'Hydrographie de Marseille. Ayant dû renoncer à être marin, Baur regretta-t-il aussi, comme il le confia à sa femme, peu de temps avant sa mort, de n'avoir pas été médecin de campagne ? En fait, il manifestait beaucoup d'intérêt à de nombreux secteurs de la vie professionnelle. « Je suis un touche-à-tout, disait-il, parce que tout me touche. » Seule une carrière d'artiste pouvait lui permettre de satisfaire cette intense curiosité. A Nino Frank, il confia en 1935 : « Je suis devenu comédien parce que la comédie s'est présentée comme le chemin le plus immédiat. Il fallait que je sois artiste puisque je l'étais. J'ai étudié le chant (j'avais une belle voix), j'ai joué de l'orgue, j'aurais pu faire de la peinture, mais il m'aurait fallu poursuivre pendant longtemps mes études. Or, je n'avais pas le temps d'avoir de la patience. Avec le théâtre... passe !<sup>1</sup> »

Ainsi prit forme, petit à petit, un comédien dont, au fil des ans, on compara le visage à celui d'un Romain de l'époque de Tibère, la majesté à celle d'un bas-relief de la Grèce antique, la voix à celle d'un Jupiter descendu de l'Olympe, mais dont le talent serait demeuré mystérieux, si Baur n'en avait pas révélé le secret en affirmant qu'il puisait sa source, d'abord, dans les épreuves subies au préalable. « Pour bien jouer, il faut avoir souffert. Il n'y a pas de tragédie, ni de vie sans un cœur broyé. Du haut de vos déboires, de vos douleurs, il faut dominer vos expériences révolues et c'est cela qui vous insuffle le goût de repartir. »<sup>2</sup>

Et ensuite dans la succession instructive des échecs : « La réussite ? Elle s'épanouit quelquefois au bout d'une succession d'erreurs. Il faut en ramasser des gadins et des bûches et des pelles avant d'arriver à un terrain vaguement sûr... Quand on grimpe sur une série de petits embêtements successifs, ça finit par faire une manière de sommet d'où l'on

---

1. *Candide* du 1<sup>er</sup> août 1935.

2. Confiance faite à Guy Dornand quand il interprétait *Le Procès d'Oscar Wilde* au théâtre de l'Œuvre.

domine les expériences révolues et où l'on peut souffler un peu... avant de repartir. Ça fait des marches et un palier et on recommence toujours. <sup>1</sup> »

D'escalade en chutes suivies de remontées, que de chemin parcouru avant de déboucher sur cette grande ligne droite conduisant au succès d'où Harry Baur pouvait contempler à loisir l'ensemble du panorama ! Car les rôles étaient, selon lui, semblables aux paysages. « Il faut les aimer tous. Un touriste qui n'aimerait qu'un palace de la Riviera... quel piètre voyageur ! Eh bien, moi, j'ai voulu être un voyageur de l'idée. » <sup>2</sup>

Un mot de cabotin ? Peut-être, mais superbe et témoignant d'une parfaite lucidité quand il émane d'un artiste ayant pris un plaisir évident à voyager, à l'intérieur de ses rôles, dans l'espace et dans le temps, de la Judée du début du Christianisme au Maroc de Lyautey, en passant par les Plombs de Venise et la Russie des tsars, aussi bien que des rives de la mer Rouge aux steppes de l'Ukraine ou du jardin de Monsieur Lepic au bagne de Toulon, en assumant toujours avec le même bonheur son destin de despote ou de victime de la fatalité.

Bien présomptueux serait l'acteur qui voudrait se hasarder, aujourd'hui, à le remplacer, car les producteurs et les réalisateurs qui se morfondent à la recherche de l'interprète idéal de leur prochain film tiennent souvent le propos que Julien Duvivier leur attribuait déjà en 1953, c'est-à-dire : « Hélas ! il nous aurait fallu Harry Baur. »

---

1. A P.-V. Lanoire dans *L'Image*.

2. « Quelques souvenirs » in *Pour Vous* (op. cit.).

# 1

Le père de Harry Baur était originaire de Mulhouse (Haut-Rhin), et sa mère de Bitche, dans le département de la Moselle. Ils quittèrent l'Alsace, après la défaite de 1870, afin de garder la citoyenneté française. Emigrés à Paris, ils s'établirent au n° 227 du boulevard Voltaire, où monsieur Baur continua à exercer le métier qu'il avait pratiqué à Mulhouse, en ouvrant un petit commerce d'horlogerie-bijouterie.

Deux filles vinrent au monde, puis un garçon, le futur Harry qui naquit le 12 avril 1880 et fut déclaré à l'état civil sous le double prénom de Henri-Marie.

Le bébé était encore au berceau quand un grand malheur s'abattit sur la famille. Deux hommes pénétrèrent un jour dans la boutique et, sous la menace d'un revolver, firent main basse sur les bijoux et s'enfuirent précipitamment.

Les Baur étaient ruinés et furent contraints de prendre un appartement moins coûteux situé cours de Vincennes, puis un logis encore plus humble, boulevard Blanqui. En dépit de ses efforts, le chef de famille ne parvint pas à rétablir une situation financière qui ne cessa de se dégrader. Le jeune Henri fit l'apprentissage d'une enfance pauvre sinon miséreuse.



Accablé par le chagrin, monsieur Baur mourut quand son fils atteignait sa dixième année. Henri-Marie fut donc élevé dans une ambiance essentiellement féminine, entre une mère dévote mais quelque peu égarée, et sa grande sœur Blanche, infiniment plus affectueuse. Ainsi que Harry Baur le rappela par la suite : « Ce sont des voix de femmes qui m'ont appris les premières notions de l'existence : leurs échos, malgré les années, persistent encore dans mon cœur. » Mais ce fut surtout une religieuse, sœur Catherine, appartenant à la congrégation des Filles de la Charité de l'ordre de Saint-Vincent-de-Paul, qui lui prodigua des trésors de tendresse et d'affection lorsque la mère du gamin, de plus en plus désorientée, sembla se détacher de son garçon.

Dans une confession livrée à l'hebdomadaire *Vedettes*, le 23 août 1941, Harry Baur a évoqué, non sans émotion, le souvenir bénéfique de celle qu'il considérait toujours comme sa seconde maman : « Il y a bien des années de cela, vivait dans une pension austère et morne un petit garçon réfléchi et sérieux ; il n'avait pas connu son père (ou si peu) et sa maman, qu'aucun sentiment n'attachait à son fils, l'avait abandonné ou presque. Il était seul, sans personne à qui raconter ses "gros chagrins" et ses misères ! Un jour, une femme vint, comme un rayon de soleil, illuminer sa prison, elle lui sourit, le prit sur son cœur et l'embrassa ! Chaque jour resserra cette affection... J'avais désormais une maman, idéale, compréhensive et tendre. »

Il n'est pas douteux que cette religieuse qui, selon Harry Baur, appartenait à une des plus grandes familles de France, ait procuré à son petit protégé un réconfort dont il avait grand besoin.

Madame Baur avait consenti, en effet, sous la pression instantane de ses voisins, un peu inquiets de son attitude envers son enfant, à confier Henri-Marie à une institution religieuse charitable, destinée à la formation de futurs séminaristes. L'ennui était que Henri-Marie n'avait pas la vocation religieuse. Certes, il fit pieusement sa communion solennelle chez les maristes de la rue Dombasle, puis fut confirmé par Monseigneur Richard, cardinal-archevêque de Paris ; mais il ne s'accommodait pas de l'éducation sévère de son collège. Les maîtres n'avaient pas le sens de la plaisanterie et les élèves étaient, pour la plupart, sournois et malveillants. Appliquant déjà sa future devise : « Mon mauvais caractère

c'est ce que j'ai de mieux », il n'arrêta pas de se chamailler, puis de se battre avec ses condisciples. Ses seuls moments de répit lui étaient procurés par les leçons d'orgue. Il avait hérité ce goût de la musique de son père, lequel était, paraît-il, un excellent organiste. Etant donné que les leçons de musique n'occupaient qu'une partie infime du programme scolaire, Henri-Marie finit par se lasser des rixes des élèves tout autant que de la discipline rigoureuse des professeurs. Navré de chagriner sœur Catherine qui ne cessait de l'inviter à la résignation dans l'attente d'un avenir meilleur, il décida de s'enfuir du collège.

Il avait alors treize ans et échoua à Marseille. Il ne semble pas que cette fugue ait perturbé sa famille puisqu'elle se poursuivit sans encombre pendant une bonne vingtaine de mois. Envoûté par le spectacle de la mer mais réduit à vivre d'expédients, l'adolescent accompagnait les marins partant à la pêche ou servait d'aide aux commères du Vieux-Port pour vendre sur les marchés des poissons, des tomates ou des agrumes.

Sa mère – elle y avait mis le temps – finit par le retrouver la veille de son quinzième anniversaire. Elle le fit immédiatement partir de Marseille pour se rendre à Saint-Nazaire où sa place était retenue dans un collège de la ville. Henri-Marie n'éprouva aucune déception. Il quittait un port pour en trouver un autre. Amoureux de la mer, il découvrait l'Atlantique après la Méditerranée. En outre, l'ambiance de cette école primaire supérieure, futur collège puis lycée Aristide-Briand, était infiniment plus décontractée que celle qu'il avait connue dans l'institution de Paris. Il travaillait avec plaisir, correspondait avec sœur Catherine, s'adonnait frénétiquement à tous les sports en compagnie d'excellents camarades dont Blancard et Leroy qu'il retrouva plus tard, alors que le premier commandait le fameux transatlantique *Ile-de-France* et que le second occupait la fonction de chef pilote du port du Havre. A l'occasion de brèves vacances, les parents de l'un de ses camarades de classe l'emmenèrent à Noirmoutier dont le charme le subjuga à tel point qu'il émit le vœu – réalisé par la suite – d'y acquérir une maison et d'amarrer son bateau sur les rives de cette île enchantée où le mimosa fleurit en hiver.

Ses études s'étant révélées satisfaisantes, Henri-Marie Baur obtint, l'année suivante, l'autorisation de repartir pour Marseille afin de s'inscrire aux cours de l'École d'Hydrographie

où, après quelques années d'études, il pourrait répondre à sa vocation de marin en obtenant un diplôme de la Marine marchande.

C'était sans compter avec l'irrépressible mauvais caractère de l'adolescent. Une année de cours était à peine terminée que le jeune Baur, en dépit d'un rappel prudent à la discipline formulé par son voisin François Coli, future gloire des ailes françaises <sup>1</sup>, s'en prit à un de ses professeurs. La discussion orageuse qui les opposa dégénéra rapidement en bagarre. Le conseil de discipline décréta le renvoi immédiat de l'élève belliqueux.

« Ce fut, déclara celui-ci, le plus formidable coup de pied au cul que j'ai reçu de ma vie. »

Un coup de pied au cul rendu pour un coup de poing donné, la mesure était peut-être équitable mais les rêves de navigateur s'étaient envolés.

Que faire, à dix-huit ans, quand on se retrouve sur le pavé de Marseille, avec son espoir perdu et la bourse vide ?

Henri-Marie se rappela, en soupirant, le temps pas si lointain où il végétait en vendant des pommes d'amour et des oranges. Il reprit cette activité, mais elle le rebuta. Finalement, il réussit à obtenir un emploi chez Lurian, spécialiste en « Huiles et Savons ». On le chargea successivement de la correspondance commerciale, puis de la comptabilité ; mais il n'était pas apte à assumer des responsabilités dans une carrière commerciale. Il ne tarda pas à être licencié et l'idée lui vint de jouer la comédie.

A vrai dire, certains lui avaient déjà suggéré cette solution. Ceux qui l'avaient incité à tenter sa chance sur les planches étaient ses camarades de sport, témoins de ses prouesses athlétiques et de sa belle prestance sur les stades. Parmi eux, se trouvait Fernand Bouisson, futur président de la Chambre des Députés avec qui il disputait des matchs de rugby et de football et qui fonda, en compagnie de quelques autres compagnons, le « Club Nautique » du Vieux-Port et le désormais célèbre O.M., le Club Olympique de Marseille.

Il affronta pour la première fois le public, à l'occasion d'une fête de charité patronnée par l'Union protestante, dans

---

1. François Coli trouva la mort, le 8 mai 1927, en tentant avec Nungesser, à bord de *Loiseau bleu*, la première liaison aérienne Paris-New York sans escale.

un mélodrame intitulé *Les Deux Aveugles*. Par la suite, il joua sur la scène du théâtre Chave, *Le Lion amoureux*, une comédie en vers totalement démodée de François Ponsard qui fustigeait les mœurs dissolues du Directoire, et une adaptation – ô combien condensée ! – des *Misérables*, dans laquelle il tenait le rôle de Jean Valjean qu'il allait reprendre une trentaine d'années plus tard sur l'écran dans la trilogie de Raymond Bernard. Pour cette prestation, l'acteur novice avait perçu un cachet de cinq francs, amplement mérité par le don d'improvisation dont il avait dû faire preuve. Le morceau de bravoure du rôle de Valjean consistait en un monologue pathétique de près de huit pages que l'acteur avait pris grand soin d'étudier pour en effacer la monotonie par des mimiques et des changements de ton appropriés. Tout se passa magnifiquement pendant les répétitions mais le soir de la représentation, le régisseur, redoutant soudain un relâchement d'attention du public à l'audition d'un aussi long « tunnel », prit Baur par la manche quelques minutes avant son entrée en scène et lui déclara :

– Toute réflexion faite, il faut couper dans ton texte. Arrange-toi pour en supprimer... les deux tiers. Que cela ne dure pas plus de... trois minutes.

– Mais...

– Il n'y a pas de mais... Sinon, c'est l'emboîtement assuré.

Et ce fut ainsi que, la sueur au front, Baur improvisa sur scène.

Il dut être éblouissant, car les spectateurs ne s'avisèrent pas de la supercherie et applaudirent frénétiquement le récitant à la fin de sa tirade.

Sentant bien qu'on ne s'improvise pas, d'instinct, comédien, Harry Baur était entré au Conservatoire d'Art dramatique de Marseille où il suivit, à la fois, les cours de chant, les cours de comédie professés par madame Marie Laure et ceux de diction, dispensés avec amour par un vieil homme fort érudit, monsieur Gleize-Grivelli. Il en sortit à l'âge de dix-neuf ans, en 1899, amplement récompensé de son assiduité et de ses mérites, avec un premier prix de comédie obtenu en jouant une scène de *L'Avare* de Molière, et un deuxième prix de tragédie avec le monologue du *Cid* de Corneille.

Cette première expérience théâtrale fut interrompue par l'obligation d'accomplir le service militaire. Baur aurait aimé

servir dans la Marine à laquelle l'affectait naturellement son bref passage à l'École d'Hydrographie ; mais il convenait alors de souscrire un engagement de deux ans. La nouvelle recrue estima que le gouvernement lui en demandait trop et il opta pour l'armée de terre, en bénéficiant d'une incorporation de dix mois, accordée aux fils de veuves. Il fut affecté au 117<sup>e</sup> Régiment d'Infanterie du Mans. Une photo extraite de l'album de la famille Baur le représente, le 23 février 1902, dans un exercice d'attaque à la baïonnette.

Peu de temps après son arrivée au régiment, Harry Baur fut témoin d'un accident. Une jument, prise de fureur, décocha un coup de sabot meurtrier à un adjudant avant de l'étriper et de disperser ses intestins à travers la cour du quartier. Horrifié, le nouveau militaire conçut une vive appréhension à l'égard des chevaux. Elle se dissipa d'ailleurs par la suite, quand il devint, à l'égal de Charles Dullin, un cavalier émérite de l'écran.

Un autre adjudant eut plus de chance. Il s'était éloigné témérairement du rivage, pendant une pause de manœuvres en campagne. Baur se jeta à l'eau et repêcha le sous-officier qui menaçait de couler. Cet exploit valut au fantassin Baur d'être promu maître nageur du régiment. La décision était judicieuse, car le jeune « bleu » sauva, une autre fois, de la noyade, trois baigneurs intrépides. Aussi ne sera-t-on pas surpris d'apprendre que lorsqu'un capitaine songea à faire traverser à un bataillon en armes un gué de la Sarthe, son premier soin fut de consulter le maître nageur. Celui-ci déconseilla formellement cette tentative, jugée hasardeuse. Soucieux de ne pas passer pour une baderne docile, l'officier donna pourtant à ses hommes l'ordre de franchir ce pseudo-gué où un premier détachement de huit soldats s'abîma presque aussitôt dans un trou d'eau. Quatre d'entre eux parvinrent, en nageant tant bien que mal, à regagner le rivage. Les quatre autres furent sauvés par le maître nageur qui ne put s'empêcher, sa mission accomplie, de faire savoir à son supérieur le peu d'estime en lequel il le tenait. Ce sont là des choses qu'il ne faut pas faire dans l'armée ! Ce n'était d'ailleurs pas la seule incartade à laquelle s'était livré Harry Baur en raison de son fichu caractère. Quelques jours auparavant, il s'était pris de querelle avec un sergent en mettant en doute, au terme de ses invectives, la vertu de la mère qui avait engendré le sous-officier. Il en est qui, pour moins que cela,

sont traduits en conseil de guerre. Compte tenu des sauvetages à l'actif de ce fantabosse irascible, Harry Baur en fut quitte pour trente jours de prison, et lorsque, son temps terminé, il quitta le régiment, on lui octroya... sa première décoration, en l'occurrence une médaille de sauvetage, assurément bien méritée.

Démobilisé, il décida de se fixer à Paris, estimant qu'une carrière de comédien ne peut se tenter d'abord, puis s'exercer que dans la capitale. Il avait très peu d'argent, mais le premier plaisir qu'il s'offrit fut d'aller applaudir Lucien Guitry dans une reprise des *Amants* au Théâtre de la Renaissance. Subjugué par l'autorité du comédien dont il devait faire son dieu, il n'eut plus une hésitation sur la route à suivre. La première étape à franchir était l'accession au Conservatoire d'Art dramatique. Il se présenta deux fois à l'examen d'entrée... et fut deux fois recalé. « Je suis passé là comme un courant d'air, déclara-t-il. Ces messieurs du jury m'ont refusé pour physique insuffisant et vilaine voix. » Déconfit, il écrivit à Ferdinand Bouisson : « Puisqu'on n'a pas voulu de moi comme élève, je suis contraint de prendre le chemin des écoliers. » Son ami lui répondit : « C'est le chemin qui mène le plus loin ceux qui ont du cœur au ventre. » Ce fut pourquoi il suivit, en qualité d'auditeur libre (et payant), les cours de cette institution dans la classe de Lenoir.

Pour payer les frais de ses études et vivoter tant bien que mal, Harry Baur exerça temporairement divers métiers : colporteur, charretier, tresseur de couronnes mortuaires, fabricant de fleurs artificielles, façonneur de cires usagées et même dessinateur ambulant de portraits de touristes. Madame Chomel, mère de l'un de ses camarades, lui procura, pendant quelque temps, un poste pompeusement paré du titre de professeur d'élocution et d'art oratoire. L'enseignement était donné, sous forme de cours du soir, dans l'école communale de la rue Sorbier que dirigeait cette généreuse institutrice, et était paradoxalement réservé aux ouvriers du quartier. Pour chaque leçon, le « maître » percevait une allocation de cinq francs, mais ces cours n'avaient lieu, malheureusement, qu'une ou deux fois par semaine. Etant donné la modicité de ses ressources, Baur avait résolu le problème de la nourriture en se conformant au régime quasi spartiate de 6 sous de frites quotidiennes, remplacé, pendant la belle saison, par celui, meilleur marché, d'une livre de fraises vendue au prix

de 4 sous. De temps à autre, un petit « extra » dans le bistrot du père Saunier avec un plat de viande garnie copieusement servi, pour la somme de 70 centimes.

La question du logement avait été réglée conformément à ce principe de stricte économie. Le jeune homme partageait une modeste chambre avec un ami. Quand les fins de mois étaient particulièrement difficiles, au point de mettre les locataires dans l'impossibilité de payer leur loyer, les deux copères déménageaient à la cloche de bois et cherchaient un autre asile. A l'occasion de ces vagabondages, il advint que les deux copains impécunieux furent pour quelque temps les voisins d'un atelier occupé par Picasso, lequel sembla fort égayé par le récit des frasques ambulatoires de l'apprenti comédien et se lia d'amitié avec lui.

Pourtant, l'approche du théâtre se précisait. En la personne du célèbre tragédien Mounet-Sully dont Harry Baur devint en quelque sorte le secrétaire en assurant les fonctions d'organisateur de ses tournées sous la direction de l'imprésario Labruyère. De mauvaises langues n'ont pas manqué d'insinuer que l'emploi de Baur chez Mounet-Sully consistait essentiellement à monter les sacs de charbon de la cave à l'appartement de l'illustre sociétaire du Théâtre-Français. Mais tout laisse à penser que cette médisance fut proférée ultérieurement par des acteurs ratés, jaloux du succès du comédien.

Avec le temps, Harry Baur parvint à décrocher un premier engagement à la « Comédie Mondaine » (ex-« Divan Japonais ») dans *Le Filleul du 31*, dont personne n'a gardé le souvenir. Il est vrai que le nouveau venu, engagé au tarif de 20 francs par semaine, ne faisait qu'une furtive apparition dans cette ineptie.

Il avait mis, néanmoins, le pied à l'étrier et c'était l'essentiel. Il passa une année dans cet établissement et, au début de la suivante, fut admis comme pensionnaire aux « Fantaisies Parisiennes » dirigées par Dermez. Pour un salaire mensuel de 110 francs, Harry Baur tint pendant un an près d'une cinquantaine de rôles obscurs dans des pièces qui l'étaient, généralement, presque autant. La direction renouvelait son programme chaque semaine et les emplois de ce quasi-figurant variaient en fonction de la pièce affichée. De cette époque, Baur gardait surtout le souvenir amusé de sa composition d'un jeune peintre inconstant dans *Le Béguin* de Pierre Wolff.

A son entrée en scène, il alléguait en guise d'excuse à sa maîtresse, surprise de sa longue absence : « Que voulez-vous, j'ai mis longtemps à faire une toile, une très grande toile. » Il prononçait cette phrase, ainsi que le requérait le rôle, de façon si peu convaincante qu'un soir, un titi crut judicieux de préciser à haute voix : « Oui, et même une très grande toile... à matelas ! » La salle s'esclaffa tandis que le comédien avait quelque difficulté à réprimer le rire qui l'avait gagné à son tour. Fut-ce le même titi qui lui lança un autre soir : « Dis donc, papa, pourquoi tu as perdu tes poils ? » L'acteur réalisa que, dans sa précipitation à entrer en scène, il avait omis de coller sur une de ses joues le fragment de barbe postiche se raccordant avec l'autre côté de son profil. Baur avait sans doute déjà le sens de la composition puisqu'il rétablit aussitôt la situation en posant résolument une de ses mains sur la partie glabre de son visage et en jouant tout le reste de l'acte dans l'attitude d'une personne qui souffre visiblement d'une rage de dents <sup>1</sup>.

Las des « pannes » auxquelles il était voué sur la scène de Dermez, Harry Baur émigra au Grand-Guignol où Max Maurey ne lui offrit guère mieux puisqu'il dut se contenter d'apparitions, le plus souvent muettes. Il n'affichait aucune gaieté en sortant d'une figuration, à la fin d'une matinée, quand il s'aperçut que Maurey et son entourage riaient de bon cœur dans les coulisses où un auteur faisait la lecture d'une saynète. L'écrivain – en l'occurrence Georges Courteline –, tout aussi amusé que l'auditoire, jouait à lui seul tous les rôles de *L'Affaire Pacuit* qu'il venait d'écrire. Quand il eut terminé la lecture, son regard se porta sur ce figurant lugubre qui ne semblait pas partager l'hilarité de ses voisins.

« Eh ! vous le grand qui n'avez pas rigolé – lança-t-il dans un mouvement de belle humeur –, cela vous dériderait peut-être si on vous demandait de jouer le personnage de l'apparition ? »

Bon prince, Max Maurey donna son autorisation et Harry Baur fit, ainsi qu'il l'a toujours déclaré, ses *vrais débuts* à Paris dans une comédie en un acte... qui, curieusement, ne figure pas dans les œuvres complètes de l'auteur de *Lidoire* et du *Commissaire est bon enfant*.

Toujours est-il que l'acteur interpréta si bien son rôle que Max Maurey lui en confia de plus importants dans ses dou-

---

1. Interview de Doringe dans l'hebdomadaire *Pour Vous* (op. cit.).



bles programmes. Conformément à la tradition du Grand-Guignol, la direction faisait alterner au cours d'un même spectacle des drames horrifiants et des pièces comiques.

Baur s'accommoda fort bien de ce régime de douche écosaise. On le remarqua dans *Hyménée* de Fragerolle, mais plus encore dans *La Peste rouge*, où il apparaissait dans un linceul d'où émergeait son visage couvert de sang.

Était-ce la joyeuse fréquentation montmartroise de Picasso, de Max Jacob et d'Apollinaire ou bien l'absence relative et momentanée de soucis financiers qui l'incitaient maintenant à envisager l'existence dans une perspective plus désinvolte ? Tout l'amusait désormais, et il prenait de plus en plus de plaisir à faire des plaisanteries ou bien à jouer des tours à ses camarades. Mal lui en prit car, un soir, il se rendit coupable d'une farce répréhensible sur la scène du Grand-Guignol. On avait repris *La Peste rouge* et Harry Baur apparut bien, au moment voulu, drapé dans son linceul ; mais au lieu de montrer un visage ruisselant d'hémoglobine, il s'était fait la tête du comique Dranem. Le maquillage relevait d'un travail d'artiste. Il ne manquait que le petit chapeau pointu et la cravate Lavallière à pois pour que la ressemblance avec le créateur du *Trou de mon quai* fût parfaite. L'acteur en fut pourtant pour ses frais car le public n'y vit, comme on dit, que du feu et poussa des cris d'épouvante. Seul Max Maurey, de son poste d'observation dans les coulisses, s'était aperçu de la supercherie... et ne l'apprécia pas.

« En tant qu'individu, lui dit posément celui-ci, je trouve ta blague très réussie et même fort drôle... mais en tant que directeur, je te fous immédiatement à la porte ! »

Comme il n'était pas un méchant homme, Maurey confia au jeune comédien une lettre de recommandation destinée à Charlot, le directeur du Théâtre du Palais-Royal. Baur eut la chance d'être engagé instantanément, mais il regretta plus d'une fois les dix-huit mois passés dans ce théâtre, qui lui semblèrent une éternité en regard de l'année vécue chez Max Maurey. Ce n'était pas tant l'obligation de jouer de vulgaires vaudevilles à caleçons qui l'assombrissait que la cohabitation avec de vieux cabotins aigris et malfaisants. Bien des années plus tard, Baur, en se souvenant de cette période, rappela qu'il convient de se méfier des acteurs comiques car, dans la vie courante, ils sont plus souvent méchants que drôles.

Il eut néanmoins la consolation de faire la connaissance d'un homme d'esprit, l'écrivain Tristan Bernard dont il créa

par la suite plusieurs comédies et qui le présenta, à son tour, à d'autres personnalités littéraires telles que Jules Renard, Octave Mirbeau, Colette, Romain Coolus, et Régis Gignoux avec lequel il se lia d'amitié.

En 1907, Harry Baur parvint à se faire engager par Firmin Gémier au Théâtre Antoine où il joua pendant deux saisons que l'on peut considérer, contrairement aux prétendus véritables débuts du Grand-Guignol, comme la naissance officielle de la carrière théâtrale du comédien. Pour la première fois, le public prit conscience de son talent et la critique l'ayant remarqué commença à parler de lui.

Pourtant, il ne fut guère favorisé pour ses débuts dans la troupe du fondateur du Théâtre-Libre, le 17 octobre 1907. Le programme comprenait, en lever de rideau, un drame d'André de Lorde intitulé *Terre d'épouvante*. Harry Baur campait le rôle... muet d'un gardien de prison et dans la pièce de Tristan Bernard, il faisait une brève apparition – réjouissante, il est vrai – sous les traits d'un plombier au premier acte.

Il n'y avait pas lieu de pavoiser. Sa prestation, en octobre de la même année, dans *Maman Robert* de G. Sabatier éveilla un soupçon d'attention parmi les spectateurs. En assistant à la première de *Cœur à cœur*, drame mondain de Romain Coolus, créé en janvier 1908, le public ne fut pas seulement sensible aux décors naturalistes, répliques exactes de l'ameublement bourgeois d'une villa de Suresnes, chère à Gémier, mais à l'interprétation de ce dernier, ainsi qu'à celle d'Andrée Mégard et de deux de leurs partenaires. Le critique Gaston Sorbets, à son tour, prit soin de noter dans son compte rendu de *La Petite Illustration* qu'on remarquait particulièrement « la fantaisie diversifiée et parfaitement justifiée de mademoiselle de Felberg et de monsieur Harry Baur ».

Au début de 1908, il composa avec beaucoup de cynisme et de distinction le personnage du bandit Moriarty dans *Sherlock Holmes*, comédie policière de Pierre Decourcelle tirée d'un des romans de Conan Doyle. Cette fois, le comédien eut droit aux éloges unanimes de la Presse. Le 8 mai de la même année, il créa, toujours sous la direction de Gémier, mais sur la scène du Théâtre Fémina, une nouvelle pièce de Tristan Bernard, *Les Jumeaux de Brighton*, où il tenait en vedette un double rôle – celui d'un père et d'un de ses fils – que Raimu reprit à l'écran en 1936, dans une adaptation pour le moins inattendue d'un scénariste débutant... Robert

Bresson, le futur réalisateur des *Anges du péché* et du *Journal d'un curé de campagne*.

Qualifiée par Emmanuel Arène d'« essai de vaudeville littéraire », cette comédie du grand humoriste français était une transposition moderne et libre – ô combien ! – des *Ménechmes* de Plaute que Rotrou, Regnard et même Shakespeare avaient, en leur temps, déjà entreprise, mais sans doute avec moins de verve comique. L'action reposait sur un quiproquo destiné à provoquer une cascade de situations cocasses en raison de la surprenante ressemblance physique de deux frères jumeaux dont chacun ignorait l'existence de l'autre. Pour tenir le rôle de ces sosies, barbus et coiffés de canotiers, Gémier avait fait appel à deux comédiens ayant approximativement la même taille et la même corpulence. Affublés de postiches similaires, on aurait pu les confondre, d'autant plus qu'ils étaient, de surcroît, tout aussi habiles comédiens. C'est à peine si Gaston Sorbets pouvait se permettre, dans *L'Illustration Théâtrale*, de discerner une légère nuance dans leur interprétation, en faisant remarquer que « monsieur Baur a plus de fantaisie et monsieur Henry Houry, plus de simplicité ».

Son nom figurant désormais en tête d'affiche, Baur donna sa démission à Gémier et décida de voler de ses propres ailes, au gré des sollicitations des autres directeurs de théâtre de Paris. Il pouvait se permettre cette liberté, propice à un choix et à une diversité volontaires de ses rôles. Après avoir interprété, à la demande d'Antoine, une pièce d'Edmond Guiraud à l'Odéon, il s'offrit, en 1909, le plaisir de jouer une opérette en deux actes écrite par Maurice de Féraudy. Cet éminent sociétaire de la Comédie-Française s'amusait, en effet, à composer des gaudrioles destinées sans doute à égayer son moral, fort atteint par les rôles dramatiques qui lui étaient alors dévolus. Ainsi était née *Plumekock et Poilowski*, farce musicale dont le titre traduit bien le manque de subtilité. On y voyait une coquette épouse belge cocufier allégrement son mari avec un violoniste tzigane grâce à la complicité d'une servante délu-rée. La divette d'opérette Arlette Dorgère faisait partager en chansons ses émois et ses pâmoisons à Harry Baur, étourdis-sant – paraît-il – de drôlerie dans le personnage de ce tzigane dont la silhouette et la fantaisie évoquaient étrangement celles du grand Max Dearly.

Peu après, le 13 octobre 1909, Harry Baur retrouvait Arlette Dorgère sur la scène du Théâtre Michel dans *Les Deux Visages*,

comédie à quatre personnages de Fernand Nozière. La véritable vedette du spectacle était Polin, le célèbre comique troupier. Le créateur de chansons à grand succès telles que « L'ami Bidasse », « La caissière du grand café », et « Mademoiselle Rose », était également bon comédien. Il avait tenu, paradoxalement, dix-sept ans auparavant, dans *Champignol malgré lui*, le seul rôle civil de ce vaudeville militaire de Georges Feydeau et Desvallières. Dans *Les Deux Visages*, il faisait encore preuve de ses qualités d'acteur en jouant avec élégance et distinction le rôle d'un grand peintre, membre de l'Institut. Harry Baur incarnait un « pédicure lettré » (*sic*) dont Gaston Sorbets se plut à souligner « l'interprétation fort divertissante ».

Sur cette même scène du Théâtre Michel, Baur créa ensuite, le 1<sup>er</sup> décembre 1910, *La Dame du second* de Miguel de Zamacoïs, présentée en lever de rideau, et *Le Feu du voisin*, une comédie de Francis de Croisset, dont la veine boulevardière avait été révélée quelques années auparavant avec *Le Bonheur, mesdames*, mais qui ne connaîtrait la notoriété qu'au cours des années vingt, en écrivant, en collaboration avec Robert de Flers, *Les Vignes du Seigneur* et *Les Nouveaux Messieurs*.

L'année 1911 marqua une étape importante dans l'évolution de la carrière du comédien. Baur avait pris du poids, non seulement dans la variété de ses emplois mais aussi dans son aspect physique. Le long gaillard mince s'étoffait et était gagné par un début de corpulence. A trente ans passés, il pouvait en paraître cinquante et tenir sans difficulté les grands premiers rôles qualifiés également de rôles de force. Aussi le jeune auteur prodige Sacha Guitry fit-il appel à son aîné de cinq ans pour créer dans *Le Veilleur de nuit* le protecteur d'âge mûr qui entretient une femme-enfant devenue la maîtresse d'un séduisant artiste peintre avec lequel il accepte philosophiquement de partager les faveurs de la même ensorceleuse. Cette comédie, dont le thème devait être repris plus tard et de façon fort différente par Crommelynck dans *Le Cocu magnifique*, avait paru trop audacieuse à plusieurs directeurs de théâtre qui refusèrent de la monter. Finalement, l'auteur put la faire représenter pour la première fois au Théâtre Michel, le 2 février 1911. Une dernière difficulté avait surgi à propos du rôle capital de la bonne, laideron hypocrite et jaloux, conçu pour Marguerite Moreno. Or, celle-ci se fâcha momentanément avec Sacha, lequel n'eut

plus d'autre ressource que de supplier son épouse d'alors, Charlotte Lysès, de s'enlaidir à souhait pour remplacer l'actrice défaillante. Elle s'acquitta à merveille de cette mission et obtint, ainsi que ses partenaires, Madeleine Dolley, Harry Baur et Sacha Guitry, un très vif succès. La pièce fut un triomphe comme l'auteur n'en avait pas connu depuis *Nono*, cinq ans auparavant. Elle fut d'ailleurs reprise maintes fois jusqu'en 1930, mais sans Harry Baur dont le rôle du « vieux monsieur » échoua successivement à Duquesne, Arquillière, Jean Périer, Maurice de Féraudy et même Lucien Guitry, en 1923, au New-Oxford Theater de Londres.

Baur avait toutes les raisons de se féliciter de la réussite du *Veilleur de nuit*. Les critiques et le public apprécièrent son talent. Il touchait, pour la première fois, un cachet royal de 100 francs par représentation et avait la joie de retrouver en scène tous les soirs, dans un rôle secondaire, Rose Grane, une comédienne débutante qu'il venait d'épouser et qui n'allait pas tarder à lui donner un fils, prénommé Jacques.

A la fin de cette année 1911, le comédien fut engagé au Théâtre du Vaudeville pour participer à la création des *Sauterelles*, drame en quatre actes et cinq tableaux d'Emile Fabre dont l'action se situait en Extrême-Orient, avec, en tête d'affiche, l'ex-gommeuse Polaire, égérie de Willy, créatrice du rôle de « Claudine » de Colette et devenue l'une des reines scandaleuses du Tout-Paris. La distribution ne comportait pas moins d'une quarantaine de rôles, tous tenus, même les moindres, par des acteurs réputés : Duquesne, Louis Gauthier, Jean Dax, Joffre, Ellen Andrée, Arvel, Renée Maupin, Berthe Fusier, Maurice Luguët, etc. Dans le personnage de Dong-Hoï, Harry Baur, si l'on en croit le critique redoutable qu'était Paul Souday, témoignait « de beaucoup de pittoresque en mandarin qui méprise l'Europe ».

Après ce rôle de composition, Harry Baur se trouva infiniment plus dispos pour jouer, à la fin du mois de février 1912, à l'Athénée, une nouvelle et charmante comédie de Francis de Croisset, *Le cœur dispose* dont l'argument fut repris, en 1936, dans un film de Georges Lacombe. En fait, presque tout le succès de la pièce revint au couple formé par André Brûlé et Yvonne de Bray, auprès duquel Harry Baur s'effaçait, en campant non sans malice un personnage de sculpteur et de confident sage. Sur la même scène, en décembre, il créa *Le Diable ermite* de Lucien Besnard avant d'être, l'année

suivante, l'un des protagonistes de *La Main mystérieuse* de Fred Amyl et Jean Marsèle à l'Athénée, puis l'interprète de deux adaptations de romans d'esprit et de style différents.

*L'Ingénu*, créé au Théâtre Michel, s'inspirait, avec la collaboration de Régis Gignoux et de Charles Méré, du conte philosophique de Voltaire, persiflant, à travers le franc-parler d'un faux Huron, les travers du clergé, des médecins, des fonctionnaires et les méfaits, plutôt périmés en ce début du xx<sup>e</sup> siècle, de la civilisation. A l'automne de cette même année 1913, il avait joué, sur la scène de la Comédie Marigny, *Les Anges gardiens*<sup>1</sup> de Jean-José Frappa et Henry Dupuy-Mazel d'après un roman de Marcel Prévost de l'Académie française. Le procédé utilisé par les auteurs était quelque peu révolutionnaire, étant donné que leur pièce se présentait comme une sorte de drame à quatre sketches indépendants, mais reposant sur le thème identique de la destruction de la paix des foyers, accomplie en France par des préceptrices de nationalités étrangères. Chaque acte illustre les désastres provoqués, tour à tour, par une Anglaise, une Italienne, une Luxembourgeoise et une Allemande. Cette dernière était, de loin, la plus redoutable en même temps que la vedette du dernier et meilleur tableau. Le public assistait à la déchéance, puis au déshonneur d'un malheureux sous-secrétaire d'Etat à la Guerre, victime d'une Teutonne enjôleuse qui profitait de la volupté dispensée au cours d'une nuit d'amour, pour dérober les plans de mobilisation de l'armée française et les remettre au gouvernement de son pays. Cette situation ridiculement mélodramatique soulèverait aujourd'hui l'hilarité. Le plus étrange est qu'elle faisait également rire à l'époque où l'on jouait ce drame car, en dépit de l'attitude éplorée puis douloureuse du sous-secrétaire d'Etat, excellemment traduite par le comédien Arquillière, le rire gagnait la salle dès l'apparition d'un inspecteur de police campé avec une surprenante cocasserie par Harry Baur. Celui-ci n'avait qu'une scène, mais il réussissait à se tailler la part du lion dans ce spectacle où il ne masquait pas son début de calvitie. L'auteur dramatique Fernand Nozière avait admiré comme tant d'autres la performance de l'acteur : « Il ne faut pas oublier monsieur Harry Baur, écrivit-il. Il n'apparaît qu'au dernier acte. Il tient l'emploi d'un policier gaffeur. Sa drôlerie froide nous a beau-

---

1. Création : le 3 octobre 1913.

coup amusés. C'est un humoriste dont on ne saurait trop faire l'éloge. Il semble toujours railler le personnage qu'il représente, mais ses interprétations sont toujours savoureuses. »

Cet « art de railler ses personnages », fut encore pratiqué par Harry Baur quand on l'engagea, en mai 1913, pour jouer sur la scène du Théâtre de la Renaissance *Le Minaret*. De cette orientalerie de bazar versifiée en trois actes par Jacques Richepin – petit-fils de Jean, l'auteur de *La Chanson des gueux* –, la critique retint surtout la somptuosité des décors des Mille et Une Nuits, et le chatoiement des costumes dessinés par le couturier Poiret. Certes, on salua poliment la beauté et l'élégance de sa vedette féminine, Cora Laparcerie, épouse de l'auteur et directrice de La Renaissance, ainsi que la prestance de son partenaire Jean Worms, un jeune pensionnaire du Théâtre-Français, mais la critique réserva, dans l'ensemble, ses éloges aux compositions d'un trio comique formé par l'illustre Galipaux, Claudius et Baur. Seuls, Paul Léautaud et Fernand Gregh n'apprécièrent pas le jeu de ce dernier, déambulant, enturbanné, dépoitraillé et culotté de soie, avec la désinvolture d'un habitué du sérail dans le harem de Nourredine. Le premier écrivit qu'« il se déhanchait comme une danseuse de la rue du Caire » et le second s'indigna de son « décolleté bovin ». Cédant une fois de plus à l'appel de son mauvais caractère, l'interprète de Mustapha prit la plume et adressa à Gregh ces trois lignes vengeresses : « Monsieur, mon décolleté est peut-être bovin mais vous, vous êtes une vache ! » Ce n'est pas ainsi qu'on entretient de bonnes relations avec la presse, mais l'auteur de cette courte lettre n'en avait cure.

Ce futur tragédien qui, pour lors, jouait plutôt la comédie, n'avait pas pour autant décidé de se cantonner dans les emplois de fantaisiste. Le 27 janvier 1914, il remontait sur la scène de la Comédie des Champs-Élysées pour créer *La prétentaine* de René Peter dont la carrière fut brève puisqu'on retrouva Harry Baur, au mois d'avril, à la Comédie Marigny où l'on présentait *Le Talion*, une pièce à thèse portant la signature du baron Henri de Rothschild.

Entre-temps, Baur avait participé à une tournée théâtrale en Amérique du Sud dont le répertoire lui permettait d'aborder une grande diversité de rôles. Dix-huit pièces étaient inscrites au programme, dont *On ne badine pas avec l'amour* d'Alfred de Musset, *Les affaires sont les affaires* d'Octave Mir-

beau, *Denise*, *Le Divorce*, etc. Il donnait la réplique à des célébrités de la scène parisienne telles que Marthe Brandès, Maurice de Féraudy, Madeleine Lély, Emmy Lynn et Henry Roussel.

A quelle date la situer ? Selon Harry Baur, elle remonterait à plus de cinq ans auparavant puisqu'elle coïnciderait avec une période précédant ses débuts sur l'écran. Revenu malade de ce périple fatigant outre-Atlantique, le comédien aurait connu une brève période de convalescence et de désœuvrement. Momentanément sans ressources, il aurait répondu avec jubilation à une proposition de la Société Cinématographique des Auteurs et Gens de Lettres lui offrant la possibilité de débiter dans cette carrière cinématographique qui lui apporterait, vingt-cinq ans plus tard, la suprême consécration.

La SCAGL (Société Cinématographique des Auteurs et Gens de Lettres) avait été créée en juin 1908 par Charles Pathé, en association avec un groupe bancaire, dans le but de concurrencer la Société des Films d'Art dont la première production, *L'Assassinat du duc de Guise*, semblait annoncer un tournant important dans la production des spectacles cinématographiques. L'homme chargé de mener à bien cette entreprise se nommait Albert Capellani. Administrateur du Théâtre de l'Alhambra, il avait été, auparavant, comédien dans la troupe d'Antoine, puis dans celle de Gémier. Ainsi peut-on expliquer l'invitation faite à un ancien camarade de travail, et fixer de façon précise les débuts de Baur devant la caméra quand Capellani occupa officiellement la fonction de directeur artistique de la SCAGL, en 1909.

Au cours de cette année, Harry Baur ne tourna pas moins de sept films : *Don César de Bazan*, *La Légende du bon chevalier*, *Beethoven*, *La Miniature*, *Octave*, *L'Assommoir* et *L'Évasion de Vidocq*. Il convient de préciser que ces films étaient beaucoup moins longs que ceux qu'on projeta après les années vingt. Le temps de leur réalisation était réduit : une semaine tout au plus, et parfois même une seule journée. En se penchant nostalgiquement sur son passé, le comédien rappelait, à titre d'exemple, que les prises de vues du *Suicide de sir Teston* avaient commencé à neuf heures du matin et s'étaient achevées, le même jour, à cinq heures de l'après-midi. En revanche, *L'Assommoir* qu'il interpréta avec Eugénie Nau, Catherine Fonteney, Arquillière et Stacia Napierkowska, est considéré



comme le premier long métrage du cinéma français. Les 800 mètres enroulés en trois bobines équivalaient à une durée de projection... d'une petite demi-heure. Il est vrai qu'en illustrant sous forme condensée le roman d'Emile Zola, Albert Capellani avait tenu à faire, en tant que metteur en scène, une démonstration du « grand spectacle imagé », propre à reléguer dans les oubliettes ses rivaux minuscules de ce qu'il avait sans doute été le premier à qualifier de « septième art ». *La Miniature*, sombrée dans un oubli peut-être mérité, était l'œuvre de Michel Carré, meilleur scénariste que réalisateur. Fils du librettiste de *Mignon* et des *Noces de Jeannette*, ainsi que du *Faust*, de Gounod, il avait échoué là où Capellani avait réussi, en tentant de tirer, en 1890, de sa pantomime *L'Enfant prodigue*, un film ambitieux de 1 600 mètres, mais jugé si abusivement long qu'on renonça à le distribuer. D'*Octave*, Baur avait gardé le souvenir d'une « joviale composition de mort vivant ». *Don César de Bazan*, *Beethoven* – sans rapport avec le film d'Abel Gance dont il fut la vedette trente ans plus tard – et le *Bon Chevalier* avaient été tournés par Victorin Jasset, quadragénaire pittoresque, touche-à-tout ingénieux et couronné de succès dans ses tentatives les plus diverses. Elève de Dalou, il s'était révélé bon sculpteur, avant de se consacrer à la peinture sur éventails, puis de découvrir la magie ensorcelante de la caméra. Sa collaboration avec Harry Baur ne fut qu'un intermède dans sa contribution de pionnier du cinéma français. Lui reviennent, en effet, le titre, justifié, de créateur du film à épisodes – avec la série policière des *Nick Carter* – et celui, abusif, du film pornographique, sous prétexte d'un penchant évident pour l'apparition de femmes nues dans ses œuvres, et ce, depuis la toute première, *Les Rêves d'un fumeur d'opium*, réalisée en 1905.

*L'Evasion de Vidocq* de Georges Donola mérite de retenir davantage l'attention, étant donné que Baur le revendiqua comme le premier film qu'il tourna et qui lui révéla la différence primordiale entre le métier de comédien de théâtre et celui d'acteur de cinéma, à savoir que dans l'exercice du second la force physique et l'endurance priment la mémoire et... le talent.

Pour avoir été prestement bâclée sur pellicule, cette *Evasion de Vidocq* n'en fut pas moins périlleuse. A une époque où les artistes n'étaient pas encore doublés par des cascadeurs dans les séquences dangereuses, les comédiens prenaient tous

# Harry Baur

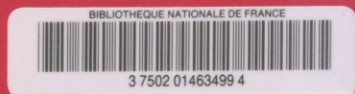
Harry Baur a été incontestablement le géant du théâtre et du cinéma français dans les années qui ont précédé la Seconde Guerre mondiale. Champion du box-office dans toute l'Europe, il a été, jusqu'à sa mort en 1943, le rival le plus direct de Raimu qu'il devançait. Au théâtre, il a eu pour partenaires *Mistinguett* et *Sarah Bernhardt*, *Elvire Popesco* et *Maurice Chevalier*, *Louis Jouvet* et *Sacha Guitry*.

Etrangement, aucune biographie n'avait été encore consacrée au plus bouleversant « Jean Valjean » des innombrables versions des *Misérables* et à l'inoubliable interprète de *Poil de Carotte*, *La Tête d'un homme*, *Crime et Châtiment*, *Carnet de bal*, *Mollenard* pour ne citer que quelques-uns de ses meilleurs films.

Ayant bénéficié des archives personnelles du célèbre acteur, Hervé Le Boterf, historien, journaliste de cinéma, auteur de plusieurs livres à succès sur le 7<sup>e</sup> Art, comble cette lacune inexplicable, et retrace à l'aide d'une documentation exemplaire, d'interviews de témoins et d'une grande variété d'anecdotes, la carrière d'un artiste irremplaçable, mais aussi son existence douloureuse et tourmentée qu'obscurcissent de mystérieuses zones d'ombre. Sa mort notamment, à la suite d'un internement et de sévices infligés par la Gestapo, demeure une énigme.

Hervé Le Boterf, au terme d'une enquête minutieuse, laisse ainsi entrevoir une part de la vérité. Il rétablit aussi l'authentique image d'un comédien d'exception, frappé de l'anathème des acteurs maudits, tout en offrant, de surcroît, une chronique passionnante du monde du spectacle dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

ISBN 2.85704.462.3  
95.10 罌 917.236.0  
125 F TTC



Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX<sup>e</sup> siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

\*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1<sup>er</sup> mars 2012.

Avec le soutien du

